

PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 7



L'espoir :
de la résignation
à la transformation (1)

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



PODCAST

Version texte de l'épisode
Saison 2 Épisode 7



L'espoir :
de la résignation
à la transformation (1)

simoneetlesphilosophes.fr

SIMONE
et les philosophes



Avez-vous déjà remarqué que pour avoir raison, il suffit de tenir des propos désespérants et de qualifier de naïfs les motifs d'espoir proposés par l'interlocutrice ou l'interlocuteur ? Qu'en ce sens, la rationalité est souvent la répétition intériorisée et répressive du discours dominant ? Avez vous déjà observé à quel point ce discours désespérant encourage à la docilité et à la résignation ?

C'est dans cette perspective que je vous propose d'explorer une disposition affective qui peut aussi bien être aliénante qu'émancipatrice : l'espoir. Aliénante lorsqu'espérer revient à supporter les choses comme elles sont en les fuyant par l'imagination. Mais c'est aussi une disposition émancipatrice, lorsque l'espoir donne l'élan nécessaire pour transformer une situation qui nous fait souffrir.

Quiconque a fait l'expérience d'une forme de résilience a éprouvé la force motrice de la capacité d'espérer. Il est clair que si nous voulons bouleverser des rapports de pouvoir, nous avons besoin de résister aux discours désespérants qui font autorité. Mais il ne suffit pas d'en appeler à espérer : il faut d'abord y voir plus clair et analyser les contours de cette capacité d'espérer ainsi que les objections qui ont été traditionnellement adressées contre elle.

Comment penser un espoir qui ne soit pas une échappatoire mortifère, mais une puissance critique et transformatrice que nous pouvons mobiliser ? C'est ce que je vous propose de

creuser aujourd'hui.

Je vous disais à l'instant qu'on ne peut s'émanciper sans espoir. Mais à vrai dire, traditionnellement, les philosophes soutiennent le contraire : on ne s'émancipe qu'en s'abstenant d'espérer. En d'autres termes, l'espoir est une forme d'aveuglement, donc d'esclavage. Pourquoi donc ? Il y a trois arguments principaux, qui nous permettent d'en apprendre davantage sur l'espoir :

Premier argument : L'espoir est une passion à contrôler car il est source de malheur. Parce que cette passion nous représente ponctuellement l'image d'un avenir agréable mais incertain, ce qui veut dire qu'elle s'accompagne toujours de la crainte d'être déçu·e. L'espoir n'allant jamais sans la crainte, il empêche le bonheur qui ne se conjugue qu'au présent.

En ce sens, Sénèque écrivait qu'on ne se libère de ses peurs qu'en se libérant de ses espoirs.



Tu cesseras de craindre en cessant d'espérer. La crainte et l'espoir qui paraissent inconciliables sont pourtant étroitement unis. ”

Comme la crainte, l'espoir est une projection affective vers le futur contingent, donc vers du non-être, et nous détourne du présent qui seul peut nous procurer une joie durable.

On retrouve là la thèse stoïcienne que je vous présentais dans l'un des tout premiers épisodes de ce podcast, consacré au *De la brièveté de la vie* de Sénèque : nous ne devons accorder notre

attention qu'à ce qui dépend de nous. L'avenir ne dépend pas de nous. Toute pensée à son sujet n'est donc qu'une erreur de jugement et par là une source de douleur et d'esclavage puisqu'on consacre notre présent à nous représenter qqch qui n'existe pas. Alors cet argument est un thème qui sera repris maintes fois dans l'histoire de la philosophie, et on le retrouve par exemple chez Descartes et chez Spinoza. Si vous voulez en savoir plus sur ce point, je vous renvoie vers l'article bonus de cet épisode qui vous est accessible sur le site.

Alors ce qui se trouve au coeur de ce premier argument, c'est l'inconstance dans laquelle nous place l'espoir puisqu'en espérant, nous nous condamnons à osciller entre deux états affectifs opposés qui sont rendus indissociables par l'incertitude totale du futur. Selon cette approche critique de l'espoir, l'inconstance est toujours le fait d'une incapacité pathétique à s'en tenir au réel tel qu'il est, donc au présent et à sa certitude factuelle.

Un second grief fréquemment affirmé contre l'espoir souligne ses conséquences nocives sur un plan pratique : par le plaisir qu'il procure, l'espoir anesthésie notre capacité d'agir. Il détourne notre attention de la souffrance à laquelle il faudrait concrètement remédier, il nous conduit au déni de ce qui doit être changé et par là à une résignation mortifère. Ici, l'espoir n'empêche pas le bonheur, mais produit un bonheur illusoire : il empêche de sentir le malheur de la situation réelle et empêche donc la volonté d'agir. C'est un argument qui innervait la cri-

tique de la religion chez Marx et chez Nietzsche par exemple : l'espérance en un monde meilleur après la mort prend la place de la volonté de changer quelque chose en cette vie.

Dans *L'homme révolté*, Camus identifie l'espoir à la résignation et en souligne l'effet mortifère : l'espoir est une fuite du réel qui conduit à l'inaction, à la passivité donc au pire des malheurs : la mort.

“ Dans la boîte de Pandore où grouillent tous les maux de l'humanité, les grecs firent sortir l'espoir après tous les autres comme le plus terrible de tous. Je ne connais pas de symbole plus émouvant. Car l'espoir, au contraire de ce que l'on croit, équivaut à la résignation. Et vivre, c'est ne pas se résigner. ”

Sous cet angle, l'espoir est une attitude qui accepte l'injustice présente en se réfugiant dans l'agréable fiction d'un avenir meilleur.

À ces deux critiques de l'espoir, récurrentes dans l'histoire de la philosophie, j'en ajoute *une troisième*, en soulignant une forme fantasmatique de l'espoir, qui me semble très présente dans notre imaginaire culturel ces temps-ci. Il s'agit d'une promotion de l'espoir comme capacité à recolorer le monde, comme posture volontariste visant à ne percevoir dans le réel que ce qu'il comporte de « positif ». Ici, l'espoir est une attitude esthétisante qui consiste non pas à changer le monde, mais à y sentir chez soi en occultant tout ce qui ne nous convient pas. En d'autres termes, cette promotion de l'espoir diffuse la douce illusion qu'il suffit de changer de point de vue sur les choses

pour s'en émanciper, ce qui revient à nier les situations objectives d'aliénation. Le danger ici est double : d'une part, il repose sur une injonction omniprésente à rendre les individus coupables de leur malheur en déniaient l'objectivité des situations d'injustice. Et d'autre part, il fait de l'émancipation une espèce de capacité à l'inertie, la capacité d'un spectateur inerte à regarder les choses en les colorant à loisir.

Alors quelle est la trame commune de ces trois analyses critiques de l'espoir ? Elles mettent en avant le rôle de l'espoir dans les mécanismes de servitude volontaire. En consacrant notre espoir, donc notre attention et notre désir à une représentation incertaine de l'avenir, nous renonçons au présent pour nous réfugier confortablement dans une rêverie apaisante et stérile. En fait, ici, l'espoir se fait renoncement : renoncement à transformer ce qui nous fait souffrir. Car l'espoir émerge toujours d'une expérience douloureuse : j'espère autre chose que ce qui est, parce que ce qui est me fait souffrir. Alors l'alternative en laquelle j'espère me console ponctuellement et immédiatement de la réalité dont je ne voulais plus, sans avoir à y prendre part.

On comprend qu'il faille se méfier de cette fuite imaginaire vers les douces projections de l'espoir. Parce que cet espoir-ci éteint notre désir d'agir pour lui substituer le plaisir immédiat de la rêverie, il est instrumentalisé par toutes les stratégies de domination. Et l'on voit bien que s'émanciper, c'est d'abord éviter

cet écueil de répondre à une douleur actuelle par le plaisir fugace d'un moment d'espoir. Qu'ainsi, si nous voulons nous rendre un peu plus libres, il nous faut résister aux promesses de salut qui éteignent durablement notre désir d'agir, en nous apportant sur un plateau le plaisir facile de fantasmer.

Il reste néanmoins que, comme y insiste la penseuse écoféministe Starhawk, nous ne pouvons nous réapproprier notre pouvoir d'agir concrètement qu'en passant du désespoir à l'espoir. Il y a une forme d'espoir critique qui intensifie notre désir et notre « pouvoir-du-dedans », jusqu'à le convertir en action. Il y a une forme d'espoir longtemps ignorée ou minorée dans l'histoire de la pensée. Peut-être parce qu'il faut faire partie des minorités pour toucher cet espoir-là et avoir perçu son potentiel de résistance et de résilience. Peut-être parce qu'il faut déjà être privilégié par sa position sociale, son genre, sa couleur de peau pour croire qu'on peut se passer d'espoir *et* changer les choses. Lorsqu'on doit soulever des montagnes invisibles aux yeux des philosophes illustres pour sortir de l'oppression, on sait que les discours raisonnables ne sont plus d'un grand secours et qu'il faut agir. Et pour cela, cultiver une forme d'espoir qui non seulement n'éteint pas mais nous rend notre désir d'agir et sa force motrice. C'est sur cet espoir-ci que je me concentrerai dans le prochain épisode.

D'ici là, je vous invite à observer justement dans votre vie quotidienne les différentes façons dont nous sommes invité·es

à l'espoir et simultanément accablé·es par des discours désespérants. Car en comprenant le piège de cette dichotomie, on a déjà fait un bon bout de chemin pour tracer une autre voie, celle qui n'est pas balisée par les injonctions contradictoires, celle qui ne nous fait plus tanguer entre les peurs et des fantasmes. Une voie totalement incertaine où nous pouvons concrètement faire autre chose que ce qu'on nous demande de faire.

Tous mes remerciements à Geoffroy Montel pour la masterisation de cet épisode et à Macha Gharibian pour sa musique !